

# TD 1

Pour commencer, je vous propose de nous pencher sur deux sujets de concours dont nous allons déjà analyser et comparer les énoncés :

## ◆ **Sujet 1, issu du concours 2015, groupe 2 :**

### **1. Dans le texte de Fénelon, précisez la nature des mots suivants en gras :**

Tous **ces** grands préparatifs ont souvent plus d'apparence que de solidité ; mais, enfin ils marquent la haute idée **qu'** on a de l'éducation des garçons. Pour les filles, dit-**on**, il ne faut pas **qu'** elles soient savantes, **la** curiosité **les** rend vaines et **précieuses** ; il suffit **qu'** elles sachent gouverner un jour **leurs** ménages, et obéir à leurs maris **sans** raisonner.

### **2. Donnez la fonction des pronoms signalés en gras dans la citation suivante :**

Elle revoyait le petit logement cloîtré, ces pièces étroites de la rue Durantin, **où** il ne **lui** était pas permis de s'accouder à la fenêtre. C'était une enfance prolongée, toutes sortes de défenses **qu'** elle ne comprenait pas, des lignes **que** sa mère raturait à l'encre sur leur journal de mode, et **dont** les barres noires la faisaient rougir, des leçons expurgées **qui** embarrassaient ses maîtresses elles-mêmes, lorsqu'elle **les** questionnait.

### **3. Réécrivez cette production d'élève en corrigeant les erreurs dont vous proposerez un classement :**

Tous se temps passé a travailler porterat ces fruit ; les erreurs que le professeur a relevé son de moins en moins nombreuse. Quelque soit les difficultés, il et possible de progressé. Les entraînements fréquant ont aidés tous le monde.

### **4. Vous ferez l'analyse morphologique des mots «éducation» et puérilités» (texte de Rousseau reproduit en partie ci-dessous). Quel sens prend le mot «puérilités» au début de ce texte ?**

Les femmes, de leur côté, ne cessent de crier que nous les élevons pour être vaines et coquettes, que nous les amusons sans cesse à des puérilités pour rester plus facilement les maîtres ; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie ! Et depuis quand sont-ce les hommes qui se mêlent de l'éducation des filles ? Qui est-ce qui empêche les mères de les élever comme il leur plaît ?

◆ **Sujet 2, issu du concours 2014, groupe 3 :**

**1. Dans cet extrait du texte de Nicolas Bouvier, vous regrouperez les mots en caractère gras selon leur classe grammaticale. Puis, vous indiquerez la fonction de chacun d'entre eux.**

*Voyager : cent fois remettre sa tête sur le billot, cent fois aller **la** reprendre dans le panier à son pour **la** retrouver presque pareille. **On** espérait tout de même un miracle alors qu'il n'en faut pas attendre d'autre que cette usure et cette érosion de la vie avec laquelle nous avons rendez-vous, devant **laquelle** nous nous cabrons bien à tort.*

*J'ai rasé ce matin la barbe **que je** portais depuis l'Iran : le visage **qui** se cachait dessous à pratiquement disparu. **Il** est vide, poncé comme un galet, un peu écorné sur les bords. Je n'y perçois justement que cette usure, une pointe d'étonnement, une question **qu'** il **me** pose avec une politesse hallucinée et **dont** je ne suis pas certain de saisir le sens.*

**2. Réécrivez cette production d'élève en corrigeant les erreurs commises.**

Le lendemain matin il son parti dans la foret pour se ballader, le chien Rex et parti ; trouvé un petit santier comme lautre foi. Ils ont trouver une petite cabane pour s'abrite car il plui. Il restèrent dans la petite cabanne jusquà que la pui saretera.

**3. Dans ces paires de phrases, relevez les homonymes. Indiquez pour chacun d'eux leur classe grammaticale.**

Il part en vacances aux Canaries. / Le jour de l'an, je reste à la maison.

Le suspect nie avoir commis son forfait. / Il n'aime ni les fruit, ni les légumes.

Il est arrivé sans crier gare. / Ce livre d'art coûte plus de cent dollars.

Elle est vraiment trop sûre d'elle. / Il monte sur l'escabeau pour atteindre l'étagère;

**4. Vous expliquerez les sens des mots «chemin» (texte 1) et «route» (texte 3) dans leurs différentes occurrences.**

Les deux documents concernés sont reproduits ci-dessous.

**Texte 1**

*« C'est évidemment la question que se posent les autres, même quand ils ne vous la posent pas. Chaque fois qu'au retour vous prononcerez la phrase : « Je suis allé à Compostelle à pied », vous noterez la même expression dans les regards. Elle traduit d'abord l'étonnement (« Qu'est-ce qu'il est allé chercher là-bas ? ») puis, à une certaine manière de vous dévisager à la dérobée, la méfiance. Rapidement, une conclusion s'impose : « Ce type doit avoir un problème ». Vous sentez le malaise s'installer. Heureusement, nous vivons dans un monde où la tolérance est une vertu : l'interlocuteur se ressaisit bien vite. Il peint sur son visage une mimique enthousiaste qui exprime la joie, en même temps que la surprise. « Quelle chance tu as ! » Et il ajoute car, tant qu'à mentir, autant*

le faire avec conviction et emphase : « C'est mon rêve de faire ce chemin un jour... » La question du « pourquoi » s'arrête en général sur cette phrase. En avouant qu'il caresse le même projet que vous, votre interlocuteur vous dispense, en même temps qu'il se dispense, de dissenter sur les raisons qui peuvent pousser un adulte normalement constitué à marcher près de mille kilomètres avec un sac sur le dos. Alors, tout de suite, on peut passer au « comment » : Étais-tu seul ? Par où es-tu passé ? Combien de temps cela t'a-t-il pris ? Il est heureux que les choses se déroulent ainsi. Car les rares fois où, au contraire, on m'a posé frontalement la question « Pourquoi êtes-vous allés à Santiago ? », j'ai été bien en peine de répondre. Ce n'est pas un signe de pudeur mais plutôt de profonde perplexité. Au lieu d'exprimer son embarras, la meilleure solution est encore de livrer quelques indices, au besoin en les inventant, pour égayer la curiosité de celui qui vous interroge et le mener sur de fausses pistes : « Il y avait des coquilles Saint-Jacques sur les monuments dans la ville de mon enfance » (piste freudienne). « J'ai toujours été fasciné par les grands pèlerinages du monde » (piste œcuménique). « J'aime le Moyen Age » (piste historique). « Je voulais marcher vers le soleil couchant jusqu'à rencontrer la mer » (piste mystique). « J'avais besoin de réfléchir. » Cette dernière réponse est la plus attendue, au point d'être considérée généralement comme la « bonne » réponse. Elle ne va pourtant pas de soi. N'est-il pas possible et même préférable, pour réfléchir, de rester à la maison, de traîner au lit ou dans un fauteuil, ou, à la rigueur, de faire quelques pas sur un itinéraire proche et familier ? Comment expliquer, à ceux qui ne l'ont pas vécu, que le Chemin a pour effet sinon pour vertu de faire oublier les raisons qui ont amené à s'y engager ? À la confusion et à la multitude des pensées qui ont poussé à prendre la route, il substitue la simple évidence de la marche. On est parti, voilà tout. C'est de cette manière qu'il règle le problème du pourquoi : par l'oubli. On ne sait plus ce qu'il y avait avant. Comme ces découvertes qui détruisent tout ce qui les a précédées, le pèlerinage de Compostelle, tyrannique, totalitaire, fait disparaître les réflexions qui ont conduit à l'entreprendre. »

POURQUOI ? Jean-Christophe RUFIN, *Immortelle Randonnée, Compostelle malgré moi*, Chamonix, Éditions Guérin, 2013, pp. 21-23.

### **Texte 3**

« Voyager : cent fois remettre sa tête sur le billot, cent fois aller la reprendre dans le panier à son pour la retrouver presque pareille. On espérait tout de même un miracle alors qu'il n'en faut pas attendre d'autre que cette usure et cette érosion de la vie avec laquelle nous avons rendez-vous, devant laquelle nous nous cabrons bien à tort. J'ai rasé ce matin la barbe que je portais depuis l'Iran : le visage qui se cachait dessous a pratiquement disparu. Il est vide, poncé comme un galet, un peu écorné sur les bords. Je n'y perçois justement que cette usure, une pointe d'étonnement, une question qu'il me pose avec une politesse hallucinée et dont je ne suis pas certain de saisir le sens. Un pas vers le moins est un pas vers le mieux. Combien d'années encore pour avoir tout à fait raison de ce moi qui fait obstacle à tout ? Ulysse ne croyait pas si bien dire quand il mettait les mains en cornet pour hurler au Cyclope qu'il s'appelait « Personne ». On ne voyage pas pour se garnir d'exotisme et d'anecdotes comme un sapin de Noël, mais pour que la route vous plume, vous rince, vous essore, vous rende comme ces serviettes élimées par les lessives qu'on vous tend avec éclat de savon dans les bordels. On s'en va loin des alibis ou des malédictions natales, et dans chaque

*ballot crasseux coltiné dans des salles d'attente archibondées, sur de petits quais de gare atterrants de chaleur et de misère, ce qu'on voit passer c'est son propre cercueil. Sans ce détachement et cette transparence, comment espérer faire voir ce qu'on a vu ? Devenir reflet, écho, courant d'air, invité muet au petit bout de la table avant de piper mot. J'ai nettoyé soigneusement mon rasoir comme si je le voyais pour la première fois et j'ai repris la route de Galle. »*

Nicolas BOUVIER, *Le Poisson-scorpion*, Éditions Gallimard, 1982, collection « Folio », 2012, pp. 53-54.

À l'issue de cette première lecture, vous devez déjà commencer à comprendre pourquoi j'ai choisi de vous proposer deux sujets plutôt qu'un.

- Concernant la partie GRAMMAIRE, la question 1 du sujet 1 fait écho aux questions 1 et 2 du sujet 2. On vous demande en effet, à chaque fois, de travailler sur la nature (ou la classe grammaticale) et la fonction de certains mots en gras.

Nous démarrons à peine, et les premières divergences de terminologie apparaissent déjà : le premier sujet vous parle de «nature», alors que dans le second, il est question de «classe grammaticale». Sachez que si ces deux notions peuvent être considérées comme des synonymes, la grammaire moderne préfère l'utilisation de l'expression «classe grammaticale». Le mot «nature» désigne en effet ce qu'est le mot, profondément, et suppose donc que quel que soit son emploi, ce mot reste ce qu'il est.

Prenons un exemple concret pour clarifier les choses :

Jules lit un livre.

Jules livre un lit.

Que remarquez-vous au sujet des mots soulignés ?

Ces mots sont les mêmes, mais ont-ils pour autant la même nature ? Sont-ils toujours pour autant profondément les mêmes ?

Bien sûr que non : dans la première phrase, «lit» est un verbe et «livre» un nom commun ;  
dans la seconde phrase, «lit» est un nom commun et «livre» un verbe.

Comment alors, si l'on utilise le terme de «nature», faire comprendre la distinction de sens à des élèves en plein apprentissage ?

Cette confusion qui peut exister n'est plus possible dès lors que l'on utilise l'expression «classe grammaticale». Elle suppose en effet que chaque mot peut appartenir à plusieurs «classes», plusieurs catégories qui seront déterminées en fonction du contexte d'emploi.

Autre nuance dans ces questions de grammaire, alors que le premier sujet vous demande simplement de «préciser la nature des mots en gras», le second vous invite à les regrouper, c'est-à-dire à effectuer un classement des mots en gras, et donc à construire une réponse plus élaborée.